

**LES DANGERS LIES A LA DECHEANCE MORALE DANS LE ROMAN DE  
PAULINE DE CALIXTHE BEYALA**

**NANDEN PLANG-DAKAN**  
**08039249460**

**DR. BWAN PATRICK PANLE**  
**08069692828**

**DR. EVELYN T. DAKOGOL**  
**08065487611**

**Résumé**

*Le roman Pauline de Calixthe Beyala met en lumière un univers marqué par la déchéance morale d'une jeunesse en rupture avec les valeurs sociales, spirituelles et culturelles de sa société. A travers le portrait de Pauline, jeune fille en quête de repères dans un monde hostile. Nous avons constaté qu'il y a la crise des repères traditionnels car le roman illustre la perte de l'autorité parentale et de la transmission des valeurs ancestrales. Pauline est livrée à elle-même, sans cadre éducatif ni soutien affectif, ce qui accentue sa dérive ; l'influence néfaste de la ville et du modèle occidental. L'univers urbain est présenté comme un lieu de perversion, d'aliénation et de marchandisation du corps. La ville devient un espace où les identités se dissolvent et où la survie justifie toutes les compromissions. Sexualité instrumentalisée. Pauline utilise son corps comme un moyen de négociation sociale. Ce choix, contraint par un contexte de misère et de violence, révèle une société où la femme n'a d'autre valeur que celle que lui accorde le regard masculin ou économique. Le silence des institutions. Ni l'école, ni la famille, ni l'État ne parviennent à contenir cette déchéance. Le roman dénonce ainsi l'échec global des structures censées encadrer la jeunesse. La parole féminine subversive. Malgré sa situation, Pauline garde une lucidité sur le monde qui l'entoure. Sa voix, bien qu'emprisonnée par les codes de la marginalisation, devient un espace de dénonciation et de résistance implicite. A travers une écriture incisive et un personnage féminin ambivalent, l'auteure interroge les logiques d'exclusion, les rapports de pouvoir et la marchandisation des corps. Ce sujet de recherche met donc en tension l'individuel et le collectif, en explorant les racines des dangers liés à la déchéance morale: celle de l'Afrique postcoloniale.*

## **INTRODUCTION**

La littérature a souvent servi de support à l'expression sociale et politique. Depuis l'époque coloniale jusqu'à la période de la démocratie, les écrivains africains se sont servis de l'art comme prétexte pour réproucher et stigmatiser d'abord le pouvoir colonial et ensuite celui despotique des leaders africains qui succèdent aux premiers maîtres. Léonard Sain Ville observe que : « La plupart des écrivains noirs qui se sont penchés sur la description de leur patrie ont tout naturellement lié cette description à celle des efforts qui y sont faits pour échapper à la domination et retrouver la liberté et la dignité... L'élément essentiel du lyrisme est, ici, la protestation contre la souffrance » (31). En effet, la littérature doit être considérée dans sa relation inséparable avec la vie de la société sur l'arrière-plan des facteurs historiques et sociaux qui influencent l'écrivain.

## **LESDANGERS LIES A LA DECHEANCE MORALE**

La déchéance morale de Pauline dans le roman éponyme de Calixthe Beyala ne relève ni d'un choix pleinement conscient ni d'une inclination innée vers l'immoralité. Elle se présente plutôt comme la conséquence d'un enchaînement de circonstances délétères, façonnées par un environnement familial profondément dysfonctionnel. Loin de tout déterminisme biologique, c'est dans le terreau des carences affectives, des violences symboliques et des déséquilibres émotionnels que germe la chute progressive de Pauline. La trajectoire du personnage est ainsi marquée par une série de ruptures et de manques, à commencer par l'absence d'unité au sein de sa famille, où règnent la fragmentation des relations, le silence complice et l'indifférence émotionnelle.

Le roman illustre avec force que l'absence de repères parentaux solides notamment l'inexistence de conseils bienveillants, de dialogues structurants ou de gestes d'amour sincères ouvre la voie à une errance identitaire et morale. A cela s'ajoute la figure maternelle, dépeinte comme instable et libertine, dont les comportements lubriques déstabilisent davantage l'univers affectif de Pauline, brouillant les frontières entre le licite et l'interdit. Enfin, la violence brutale et omniprésente du frère Fabien, tant physique que psychologique, parachève ce climat toxique où Pauline se débat, impuissante. Ce chapitre se propose d'examiner en profondeur ces facteurs internes à la cellule familiale, qui, mis bout à bout, composent la matrice originelle de la déchéance de l'héroïne. Il analysera successivement le manque d'unité familiale, l'absence de soutien parental, la lubricité maternelle et la violence fratricide comme éléments constitutifs de cette dérive morale.

## **1. Le manque d'unité dans la famille de Pauline**

La déchéance morale de Pauline, personnage central du roman éponyme de Calixthe Beyala, prend racine dans un noyau familial profondément dysfonctionnel, caractérisé par l'éclatement de la cellule familiale. Loin d'être un simple désordre affectif ou une absence passagère de cohésion, ce manque d'unité se révèle être un facteur fondamental de désorientation identitaire, de rupture intersubjective et de perte de repères éthiques. La maison familiale, censée être le lieu de la protection, de la transmission des valeurs et de l'ancrage émotionnel, devient un espace de désagrégation morale, un théâtre d'hostilités latentes et d'indifférence mutuelle. C'est à travers cette désunion profonde, tant affective que fonctionnelle, que se profile la lente dérive de Pauline.

### **1.1 Une famille éclatée : la fin du foyer comme havre de stabilité**

Dès les premières pages du roman, Beyala campe une famille atomisée, fragmentée, dans laquelle les liens entre les membres sont distendus, voire inexistant. Cette dislocation se traduit par une absence de solidarité familiale et une déliquescence du tissu relationnel. Pauline évolue dans un univers où les voix ne se rencontrent pas, où les gestes d'attention sont absents, où le regard parental est chargé d'indifférence ou d'hostilité. L'héroïne confie : « Ma mère me regardait comme si je n'étais pas sortie de son ventre, comme si j'étais la bâtarde de son ennemi intime » (22). Ce regard, chargé de rejet et de soupçon, indique la profondeur de la fracture affective au sein de la relation mère-fille. Il ne s'agit pas simplement d'un conflit générationnel, mais d'un abandon symbolique qui ôte à Pauline tout sentiment d'appartenance. Le fait que la mère la considère comme étrangère à son propre corps illustre un rejet originel, une négation du lien charnel et affectif censé unir la mère à son enfant. Cette posture maternelle distanciée entraîne un sentiment de solitude intense chez Pauline, accentué par le fait qu'aucune figure familiale ne semble prête à restaurer un minimum de cohésion.

De manière plus large, la structure familiale elle-même semble n'être qu'un simulacre. Il n'existe pas de véritable communauté familiale où chacun se reconnaît dans l'autre. Pauline souligne ainsi : « Chez nous, chacun parlait pour lui, les autres n'écoutaient pas, ou feignaient de ne pas entendre » (34). Cette phrase cristallise une dynamique de cohabitation sans communication, une juxtaposition d'individus qui partagent un même espace sans jamais tisser de lien réel. L'absence d'écoute traduit un repli narcissique de chaque membre sur ses préoccupations personnelles, détruisant toute possibilité d'unité ou de partage.

## 1.2 L'absence de dialogue : un symptôme de la dislocation relationnelle

Le dialogue, dans toute société humaine, est le fondement de la reconnaissance mutuelle et du développement moral. Dans la famille de Pauline, cette reconnaissance fait cruellement défaut. Le langage ne relie pas ; il divise, isole, ou pire, il est absent. Le silence, pesant et constant, devient une forme de violence symbolique, une expression de désintérêt et de démission parentale. Pauline est privée de ce que Françoise Dolto appelle « le langage du cœur » (212), ce langage non verbal qui construit l'enfant dans le regard, les gestes, l'attention. L'absence de cette médiation fondamentale entraîne une angoisse existentielle et une difficulté à se structurer en tant que sujet. Ce mutisme familial entraîne une rupture dans la transmission des valeurs. Le manque d'unité devient alors un terrain propice à la désorientation morale. Ne bénéficiant d'aucun cadre explicite ou implicite sur ce qui est bien ou mal, Pauline se retrouve dans une zone grise où toutes les conduites semblent équivalentes. Elle est ainsi plus vulnérable aux influences extérieures, notamment celles qui exploitent ses failles émotionnelles.

Le sociologue Pierre Bourdieu évoque dans *La reproduction* le rôle fondamental du cadre familial dans la transmission des habitus, ces structures durables de perception et d'action. Dans le cas de Pauline, cette transmission est rompue. Le foyer familial n'offre aucun modèle à imiter ni aucune norme à intérioriser, ce qui explique en partie l'errance éthique du protagoniste. L'unité familiale, qui aurait pu jouer un rôle régulateur, est remplacée par l'indifférence, la méfiance et la dissonance.

## 1.3 Le foyer : un espace de souffrance plutôt qu'un espace refuge

Dans *Le roman de Pauline*, Calixthe Beyala déconstruit radicalement l'image rassurante du foyer familial. Ce dernier, loin d'être un sanctuaire ou un lieu de protection, devient au contraire un espace de désillusion, d'angoisse et d'exclusion. Le manque d'unité familiale ne se manifeste pas uniquement par l'absence de communication ou de solidarité ; il se matérialise surtout par une tension omniprésente, une atmosphère de suspicion et de rejet. Le foyer est censé être, dans l'imaginaire collectif, le lieu d'ancrage de l'enfant, là où il construit progressivement sa confiance en soi et en autrui. Or, chez Pauline, cette structure est profondément fissurée dès le départ.

La maison familiale, que l'on pourrait attendre comme refuge face aux tumultes extérieurs, est dépeinte comme un univers clos, étouffant, chargé de silences pesants et d'agressions implicites. Très tôt, Pauline se sent étrangère dans son propre foyer. Le lien maternel, qui devrait être un rempart contre la violence du monde, est ici chargé de mépris et

de non-dits. Elle affirme ainsi : « Chez nous, il n’y avait pas d’amour, seulement des silences et des cris qu’on n’osait pas pousser » (24). Ce constat glaçant traduit l’atmosphère toxique d’un espace censé pourtant fournir stabilité et affection. Il s’agit moins d’un foyer que d’un huis clos dans lequel les membres de la famille cohabitent sans véritablement communiquer. Dans ce climat délétère, Pauline est sans cesse jugée, scrutée, mais jamais entendue ni reconnue. Sa parole est confisquée et son existence minimisée.

La mère de Pauline incarne à elle seule ce rejet sourd. Loin de jouer un rôle de guide ou de protectrice, elle se fait présence accusatrice, dépourvue d’empathie. Le regard maternel n’est ni bienveillant ni complice, mais pétri d’amertume : « Maman me regardait comme si j’étais une erreur de la vie, quelque chose qu’elle n’avait pas demandé mais qu’elle devait supporter » (35). L’enfant, dès lors, ne peut se construire sainement dans un tel environnement. L’amour maternel, normalement source de réassurance, est ici remplacé par une forme de répulsion à peine dissimulée. Ce rejet nourrit chez Pauline un mal-être existentiel profond, qui se traduit par des attitudes de retrait, mais aussi de provocation, comme pour conjurer l’indifférence.

Le foyer ne protège pas : il expose, il agresse. Pauline vit dans un espace où la parole affective est absente, remplacée par une routine mécanique et une violence larvée. Elle exprime ce sentiment d’effacement en ces termes : « Chez moi, je n’étais rien. Juste une fille de plus dans une maison qui débordait de rancunes » (42). A défaut de reconnaissance au sein de son cercle familial, Pauline est poussée à chercher ailleurs des marques d’attention. Elle tombe ainsi dans des relations précoces et déséquilibrées avec des hommes plus âgés, non par désir ou plaisir, mais par besoin vital de se sentir vue, reconnue, aimée : « J’étais prête à aimer n’importe qui pourvu qu’il me regarde comme une personne, pas comme un problème » (57). Ce glissement progressif vers la sexualité n’a rien de libérateur : il est symptôme d’une dérive identitaire. Dans les bras d’autrui, elle tente de colmater une blessure ouverte par l’indifférence familiale : « Je me suis offerte à lui, non par amour, mais pour qu’il me prenne dans ses bras et qu’il dise que j’existais » (59). Ainsi, Beyala dessine une trajectoire de l’échec affectif, où le foyer censé fournir les fondations de l’estime de soi devient la matrice de l’errance intérieure. L’enfant n’y apprend ni la confiance, ni la valorisation, ni le respect de soi. Bien au contraire, elle y découvre la honte, l’exclusion et la solitude. Pauline, privée d’un espace sécurisant où poser ses repères, se tourne vers des expériences extérieures prématurées, cherchant désespérément une forme de refuge symbolique dans le regard d’autrui.

Cette logique s'inscrit dans une critique plus large de la cellule familiale patriarcale dans la littérature postcoloniale francophone. Le roman de Beyala, tout comme ceux de Maryse Condé ou de Ken Bugul, met en scène des figures féminines en rupture avec les cadres familiaux classiques. L'expérience du foyer y est fréquemment associée à une blessure première, un lieu non pas d'édification identitaire, mais de sa fragmentation. La « maison » n'est plus le socle : elle devient le premier lieu de la dépossession.

En cela, *Le roman de Pauline* s'inscrit dans une tradition narrative dénonçant l'échec des structures affectives dans les sociétés marquées par les inégalités, les non-dits, et les violences symboliques. Le foyer, au lieu de préserver l'individu, le précipite dans un vide existentiel. Cette inversion des rôles du foyer familial d'espace protecteur à espace destructeur est au cœur du malaise de Pauline, et en constitue un des ressorts majeurs de sa dérive morale.

#### **1.4 Le foyer comme matrice d'un conditionnement destructeur**

Le manque d'unité familiale n'est pas seulement un phénomène statique dans *Le roman de Pauline* ; il engendre une dynamique destructrice, une reproduction de comportements violents et aliénants que Pauline intériorise malgré elle. Ce que Calixthe Beyala met en scène, c'est moins la simple absence d'harmonie familiale que l'instauration d'un schéma pathologique de relations, où la violence psychologique devient la norme. Pauline est exposée très tôt à un univers familial marqué par la dureté, l'indifférence, voire l'humiliation. Dans cet environnement, elle apprend à ne pas attendre de bienveillance, à considérer la brutalité comme une expression de l'amour, la distance comme une forme de protection, et la dureté comme l'unique mode de rapport à l'autre.

La violence symbolique et verbale qu'elle subit dans son foyer agit comme un poison lent. Elle détruit en Pauline toute capacité de se penser comme un être digne de respect ou d'amour. Très jeune, elle en vient à reproduire envers elle-même le discours dévalorisant qu'elle a entendu dans sa famille. Elle dit ainsi, dans un passage d'une intensité bouleversante : « Je n'étais rien. Pas même une ombre. Je faisais du bruit, je respirais, mais personne ne m'entendait, personne ne me voyait » (76). Ce sentiment d'effacement n'est pas simplement une métaphore poétique ; il incarne une profonde crise de la perception de soi. Pauline n'a jamais bénéficié d'un regard aimant ou reconnaissant, et dès lors, elle peine à se constituer en tant que sujet. Cette perte de perception d'elle-même comme individu digne d'existence est le symptôme d'une identité brisée, d'un moi fragmenté par l'absence de regard bienveillant. Elle confie ainsi : « Quand je regardais les autres filles, je me demandais comment elles

faisaient pour sourire. Moi, je n'avais pas appris » (48). Cette incapacité à s'inscrire dans une dynamique affective positive révèle une carence originelle, une faille narcissique profonde. On peut ici convoquer les travaux du psychanalyste Donald Winnicott, selon lesquels l'enfant se construit dans le miroir du regard maternel : ce regard, en reflétant l'existence de l'enfant, le constitue en tant que sujet. Dans le cas de Pauline, ce regard est soit absent, soit hostile. Elle n'est jamais accueillie comme être singulier, mais toujours perçue comme un poids, une erreur, voire une source de honte. Elle déclare à ce propos : « Ma mère ne m'avait jamais regardée autrement que comme une tâche sur sa vie »

(39). Dépourvue de ce regard structurant, Pauline se construit dans la faille, dans le silence, dans la douleur. Cette désintégration de la relation fondatrice mère-enfant produit en elle une instabilité émotionnelle chronique. Elle ne sait pas comment aimer ni comment être aimée. Ses tentatives de lien sont toujours marquées par l'échec, la peur ou la soumission. Son rapport à la sexualité, par exemple, en témoigne crûment : « Je croyais que si je le laissais me toucher, il m'aimerait. Mais il m'a juste utilisée, comme les autres » (83). Ainsi, l'expérience familiale de Pauline ne produit pas seulement du malheur : elle engendre un modèle intérieur destructeur. La souffrance devient sa langue maternelle, l'humiliation son référentiel émotionnel. Loin de se rebeller contre cette logique, elle l'intègre, la répète, la subit, parce qu'elle n'a jamais appris d'autre forme de relation. L'absence d'unité familiale n'est donc pas seulement une cause parmi d'autres de sa dérive ; elle en est le socle originel, le soubassement affectif qui oriente toutes ses expériences ultérieures.

Cette réalité rend vaine toute tentative de moralisation. Juger Pauline sur ses choix sans prendre en compte cette désintégration précoce du lien familial serait méconnaître la

logique interne du récit. Le roman de Beyala ne cherche pas à excuser Pauline, mais à révéler les mécanismes souterrains qui mènent à l'autodestruction. Il s'agit d'un portrait existentiel, non d'un procès moral. Comme elle le dit elle-même : « On m'avait appris à souffrir en silence, à tendre la joue quand on me giflait. Alors j'ai cru que c'était ça, être une femme. » (90). Cette phrase résume tragiquement le conditionnement patriarcal et violent auquel elle est soumise. Elle ne se voit jamais comme victime d'un système, mais comme une jeune fille "ratée", "incapable", "mauvaise" termes qu'elle a entendus tant de fois dans son entourage qu'ils ont fini par structurer son propre discours intérieur. Il faut qu'on le dise en définitive, *Le roman de Pauline* met en lumière l'enchaînement implacable entre désamour familial et désastre existentiel. Pauline n'est pas un monstre moral ; elle est le produit d'un monde sans tendresse. La violence qu'elle reproduit, y compris contre elle-même, est l'écho

direct de celle qu'elle a reçue. Et dans cette tragédie intime, la maison familiale, loin d'être un havre, se révèle être le premier théâtre de la perte de soi. Ce développement sur le foyer comme espace de fragilisation s'insère idéalement à la suite d'une présentation générale des modèles familiaux dans l'œuvre. Dans cette optique, le foyer familial ne remplit pas sa fonction de matrice protectrice dans *Le roman de Pauline*. Beyala déconstruit l'imaginaire traditionnel du « chez-soi » comme espace de sécurité, pour en révéler les tensions, les carences et les traumatismes fondateurs. La maison, loin d'être un lieu d'enracinement, devient un espace de dissolution identitaire, où la violence structurelle se déploie sans être nommée. Cette violence silencieuse, subie dans l'enfance, conditionne durablement la trajectoire de Pauline et inscrit sa subjectivité dans une logique d'auto-sabotage.

#### **1.4 La solitude affective comme conséquence de la désunion familiale**

Le manque d'unité familiale n'est pas seulement un phénomène statique : il engendre une dynamique destructrice, une reproduction de comportements violents et aliénants que Pauline intériorise malgré elle. La violence psychologique, qu'elle subit dans le cadre familial, devient pour elle une norme relationnelle. Elle apprend à ne pas attendre de bienveillance, à considérer la brutalité comme une expression de l'amour, la distance comme une forme de protection, et la dureté comme l'unique mode de rapport à l'autre. Dans plusieurs passages, Pauline reproduit envers elle-même le discours dévalorisant qu'elle a entendu dans sa famille. Elle dit par exemple : « Je n'étais rien. Pas même une ombre. Je faisais du bruit, je respirais, mais personne ne m'entendait, personne ne me voyait » (76). Cette perte de perception d'elle-même comme sujet digne d'existence est le symptôme d'une identité brisée, d'un moi fragmenté par l'absence de regard bienveillant. Ici, l'on peut convoquer les travaux de Donald Winnicott, selon lesquels l'enfant se construit à travers le regard maternel qui le « réfléchit » (347). Pauline, n'ayant jamais été vue comme un être à part entière, peine à se reconnaître dans son humanité propre. Ainsi, ce manque d'unité familiale se traduit chez elle par une instabilité émotionnelle, une fragilité narcissique, et une incapacité à s'inscrire dans un récit de soi structuré. La dérive n'est donc pas le fruit d'un choix, mais le prolongement logique d'un conditionnement familial destructeur. Il est dès lors illusoire de vouloir moraliser Pauline ou de juger ses actes sans considérer cette désintégration précoce du lien familial.

### **1.5 L'absence de fraternité : le rôle négatif de Fabien**

L'un des aspects significatifs de cette désunion familiale est aussi le rôle du frère, Fabien, dont la présence au sein du foyer, loin de combler le vide affectif, vient au contraire l'accentuer par une forme de brutalité masculine silencieuse. Fabien, figure d'autorité par

défaut, n'est en rien un modèle ni un allié pour Pauline. Le lien fraternel, souvent idéalisé dans les littératures de l'enfance, est ici vicié. Pauline le décrit comme « un mur », « un bloc de glace » : « Fabien ne parlait jamais. Il entrait dans la maison comme un inconnu, posait ses affaires, mangeait sans dire un mot. Parfois, il me lançait un regard dur, mais rien de plus » (40). Ce silence hostile n'est pas neutre. Il est vécu comme une forme d'exclusion, de rejet symbolique. Il entérine la solitude affective de Pauline et l'enterre encore davantage dans un

mutisme intérieur. Au lieu de jouer un rôle de protection, de médiation, ou même de complicité, Fabien s'érige en barrière émotionnelle. Il contribue à la désagrégation de la fratrie, renforçant l'image d'une famille où chacun campe dans sa solitude. Dans une lecture plus large, Fabien incarne aussi la figure masculine absente, voire démissionnaire, qui traverse le roman. S'il n'exerce pas de violence physique explicite à ce stade du récit, il participe activement au climat d'oppression affective, par son inertie, son mutisme, son indifférence. A travers lui, Beyala dénonce subtilement la faillite des liens fraternels dans un espace familial dysfonctionnel.

### **1.6 Famille sans projet commun : absence de narration collective**

Un autre symptôme du manque d'unité dans la famille de Pauline est l'absence de projet commun, de récit fédérateur autour duquel les membres pourraient s'identifier collectivement. Il n'y a ni mémoire familiale partagée, ni traditions porteuses de sens, ni même de repas ou rituels susceptibles de créer un sentiment d'appartenance. Or, comme le souligne Paul Ricoeur dans *Temps et récit*, la narration collective est essentielle pour constituer une identité dialogique et intersubjective. Dans le roman, aucune histoire ne lie les membres de la famille. Chacun vit dans une temporalité éclatée. Le passé est douloureux ou refoulé, le présent est morne, et l'avenir inexistant. Pauline ne reçoit aucun récit familial qui pourrait l'aider à situer son existence dans une généalogie, une continuité, une transmission. Elle déclare : « Personne ne m'avait raconté d'où je venais. Mon père, ma mère, mes oncles... tous muets. Je ne savais pas pourquoi on était pauvres, ni pourquoi on souffrait » (58). Cette ignorance des origines n'est pas anodine. Elle empêche Pauline de se construire comme sujet de mémoire, de prendre conscience des conditions historiques et

sociales de sa famille. L'absence de récit devient ainsi une autre forme d'exclusion, un mécanisme de déracinement symbolique. La dislocation familiale est ici aussi une dislocation temporelle, un enfermement dans le chaos du présent sans passé structurant ni avenir possible.

## **2. L'absence des conseils comme un abri chez les parents de Pauline**

Dans *Le roman de Pauline*, Calixthe Beyala dresse le portrait d'une jeune fille livrée à elle-même, abandonnée dans une quête de sens que personne ne vient orienter, encadrer ou accompagner. Ce manque d'orientation parentale, loin d'être une simple lacune éducative, se présente comme l'un des piliers de la déchéance morale que traverse Pauline. En effet, l'absence des conseils, des avertissements et du soutien moral parental transforme l'adolescente en proie facile aux influences extérieures, incapables de discerner le bien du mal dans un monde déjà dénué de repères stables.

Pauline exprime à plusieurs reprises sa solitude devant les choix cruciaux de l'existence. Elle dit : « Je voulais qu'on me dise quoi faire, qu'on m'explique pourquoi je souffrais autant. Mais il n'y avait personne. Ma mère criait, mon père se taisait, et moi, je me perdais » (62). Ce passage met en lumière la vacance éducative dans laquelle elle évolue. Ni sa mère, absorbée par ses propres frustrations et débordements, ni son père, quasi-fantomatique, ne remplissent la fonction fondamentale de guide. Dans toute société, et en

particulier dans les contextes où l'environnement extérieur est hostile ou incertain, le rôle des parents comme pôles de stabilité est crucial. Or, dans le cas de Pauline, c'est précisément ce rôle qui est inexistant, sinon perverti.

La notion d'« abri », évoquée dans le titre de cette section, renvoie à une métaphore forte. Le conseil parental est supposé être un refuge, un espace protecteur face aux agressions de l'existence. L'enfant, confronté à l'inconnu, devrait pouvoir se tourner vers ses parents pour recevoir des mots capables de guider ses pas. Mais pour Pauline, cette protection symbolique est absente. Au contraire, sa famille devient un lieu d'exposition aux dangers, un espace où l'on est davantage blessé qu'orienté. Ainsi, son errance morale est en grande partie due à ce vide structurant. En l'absence de discours parental structurant, Pauline se tourne vers des figures extérieures, souvent peu fiables. Elle est attirée par les hommes plus âgés, par la rue, par les promesses faciles. Elle cherche, dans le regard de l'autre, ce que le regard parental ne lui a jamais donné : une direction, une reconnaissance, une signification. Cette quête l'expose aux abus et à la manipulation, puisque, sans cadre de référence, elle ne sait pas poser les limites.

Beyala inscrit ce dysfonctionnement éducatif dans un contexte social plus large, où les adultes, accablés par leurs propres frustrations, semblent avoir renoncé à toute forme de transmission. Pauline affirme : « Les adultes étaient fatigués. Ils n'avaient plus la force de parler. Ils se contentaient de survivre, et nous, les enfants, on se débrouillait comme on pouvait » (90). Ce constat est accablant : il montre que la démission éducative n'est pas le fruit d'une simple négligence individuelle, mais s'inscrit dans une dépression sociale générale. La génération précédente n'ayant pas trouvé de solutions à ses propres blessures, elle cesse d'accompagner la suivante. Ce phénomène de rupture de transmission est bien connu en sociologie et en psychanalyse ; il est souvent observé dans les sociétés en crise, où le désenchantement collectif affecte les structures primaires, à commencer par la famille.

Dans le cas de Pauline, cette rupture prend un tour tragique, car elle conduit à une autodestruction progressive. Sans repères, sans valeurs inculquées, elle ne sait pas nommer ce qu'elle vit, ni encore moins y résister. Le langage du bien et du mal, les mots pour dire la dignité, la pudeur, la résistance, ne lui ont jamais été transmis. Elle est donc démunie face aux situations de violence, d'exploitation, de désir dévoyé. A plusieurs reprises, elle évoque son incompréhension face aux événements : « Je ne savais pas si c'était normal. Peut-être que c'était comme ça la vie. Peut-être qu'on devait se laisser faire, pour qu'un jour quelque chose de bien nous arrive » (103). Ce fatalisme résigné est le fruit d'un vide discursif, d'un désert éducatif. Pauline ne peut moraliser son expérience parce qu'aucune parole parentale ne lui en a donné les clés. En cela, l'œuvre de Beyala met en lumière la responsabilité non seulement affective, mais aussi éthique, des parents dans la structuration morale de l'enfant. Le conseil n'est pas un luxe : il est le socle de la subjectivation. A travers la voix de Pauline, c'est toute une génération abandonnée qui s'exprime. Beyala dénonce la faillite des adultes à assurer leur fonction éducative, mais elle pointe également les causes systémiques de cette démission. Le chômage, la pauvreté, les rapports de domination patriarcaux, la violence des structures sociales, tout concourt à désarmer les parents, qui finissent par se taire, laissant leurs enfants affronter seuls un monde brutal.

Enfin, l'absence de conseils ne signifie pas seulement l'absence de discours moral : elle représente aussi l'absence d'un amour structurant. Car conseiller, c'est aimer, c'est prendre le temps d'écouter, d'accompagner, de s'impliquer. Ce manque d'amour se révèle, chez Pauline, dans un vide affectif que rien ne peut combler. Elle tente de trouver ailleurs cette chaleur absente, mais ne rencontre que froideur, instrumentalisation ou trahison. Le

manque de conseils est donc un symptôme d'un abandon plus profond, celui du lien affectif essentiel entre parents et enfants. En somme, cette absence de repères, d'orientation morale, de discours éducatif et affectif, constitue une des principales racines de la déchéance morale de Pauline. Beyala n'en fait pas un simple constat : elle en fait un cri, une alerte, un appel à la reconstitution des fondements familiaux et sociaux de l'éducation. Sans cela, toute société risque de produire des êtres brisés, errants, incapables de se construire comme sujets libres et responsables.

### 3. La lubricité de la mère de Pauline

La figure maternelle dans *Le roman de Pauline* ne s'impose pas comme un repère moral ou affectif, mais bien comme l'incarnation d'une sexualité débridée, exhibée sans pudeur, au mépris du rôle protecteur et éducatif attendu d'une mère. La lubricité de la mère de Pauline n'est pas seulement un trait de caractère individuel ; elle agit comme une influence délétère, un contre-exemple constant qui brouille la perception de Pauline sur les rapports humains, l'intimité et la dignité. Dès les premières pages du roman, la sexualité de la mère est décrite avec insistance, presque comme une obsession. Pauline se souvient : « Elle rentrait tard, maquillée comme une prostituée, ses seins débordant de son corsage, les talons claquant comme des menaces dans le couloir. C'était ma mère » (14). Ce portrait inaugural fixe le ton : la mère de Pauline est avant tout un corps offert au regard des hommes. Cette mise en scène constante d'une féminité aguicheuse, déconnectée de toute fonction maternelle bienveillante, installe un malaise profond chez la jeune fille, tiraillée entre fascination, honte et révolte. Au lieu d'apprendre à s'estimer et à se protéger, Pauline grandit dans l'idée que le corps féminin est un outil de pouvoir ou de soumission, selon les situations.

La sexualité de la mère est non seulement ostentatoire, mais aussi dénuée de toute tendresse ou respect de soi. Elle vit ses relations comme des transactions ou des exutoires, souvent marquées par l'humiliation. Dans un passage marquant, Pauline rapporte : « Je l'entendais gémir, rire, parfois pleurer après l'amour. Et puis elle se relevait, se lavait vite, comme si elle voulait effacer la saleté. Elle ne me regardait pas » (45). Cette absence de pudeur, conjuguée à un profond désamour de soi, projette sur Pauline une image profondément dégradée de la féminité. La sexualité n'y est pas célébrée comme expression d'amour ou de joie, mais vécue comme une routine aliénante, un renoncement à toute dignité. Cette ambiance malsaine marque durablement Pauline, qui peine à se forger une conception saine des relations affectives.

L'un des effets les plus destructeurs de cette lubricité maternelle réside dans le brouillage des rôles. La mère ne joue pas le rôle de guide, mais celui d'une rivale, voire d'une figure intrusive dans l'intimité psychique de Pauline. Beyala illustre ce trouble par la proximité troublante entre les deux femmes, comme si la mère projetait sur sa fille ses propres désillusions : « Elle me disait : 'Fais-toi belle, les hommes aiment ça. Tu verras, c'est comme ça qu'on s'en sort » (52). Ce conseil, qui pourrait être une injonction à la coquetterie anodine, prend ici une dimension tragique : il s'agit d'une transmission pervertie, où l'apparence et la séduction deviennent les seuls outils de survie. Pauline, loin de recevoir une éducation émotionnelle ou morale, hérite d'un modèle où le corps est la seule monnaie d'échange.

Plus que l'indifférence ou l'absence éducative, c'est la conduite sexuelle de la mère de Pauline qui choque profondément et déstabilise la jeune fille. Le personnage maternel, au lieu d'incarner l'ordre moral, devient la figure d'une sexualité débridée, voire d'un libertinage impudique. Cette lubricité est non seulement exposée, mais elle est aussi revendiquée dans le roman. Le comportement de la mère se caractérise par des relations multiples et ouvertes, souvent sous les yeux de ses enfants. Pauline en témoigne avec douleur : « Ma mère changeait d'homme comme de robe, et chaque soir, je devais faire semblant de ne pas entendre les gémissements de plaisir qui traversaient les murs » (62). Ce témoignage traduit non seulement une intrusion de la sexualité adulte dans l'espace de l'enfant, mais aussi une confusion des repères entre l'intime et le public, entre le désirable et le honteux.

En exposant sa fille à une sexualité décomplexée sans médiation ni explication, la mère de Pauline participe à une éducation pervertie de l'amour et du corps. La sexualité n'est plus perçue comme un langage d'affection ou d'engagement, mais comme un outil de pouvoir et de transaction. C'est dans cette logique que Pauline interprète ses propres relations : « Le sexe, c'était ce qu'on donnait pour recevoir un peu d'attention » (75). La mère devient alors un modèle négatif, un contre-exemple de féminité et de maternité. Loin d'élever sa fille vers une conscience morale, elle la tire vers une forme de marchandisation du corps féminin. Cette perversion du rôle maternel fragilise l'identité de Pauline, qui peine à définir des frontières entre désir, amour, pouvoir et dignité.

La mère devient ainsi la première corruptrice, involontaire peut-être, mais néanmoins active. Elle introduit sa fille dans une vision désenchantée et objectivante de la sexualité, sans jamais offrir une alternative fondée sur la liberté, le respect ou l'amour de

soi. Dans cette optique, Pauline ne peut que reproduire, à son insu, les comportements qu'elle a observés, car elle n'a pas été initiée à d'autres modes d'existence. Cela renforce l'idée d'un déterminisme social et familial contre lequel elle n'a pas les armes nécessaires pour lutter. L'impact de cette figure maternelle est d'autant plus prégnant que Pauline ne peut s'en détacher complètement. Elle alterne entre révolte et désir d'approbation, comme en témoigne ce passage : « Je voulais qu'elle me dise que j'étais belle, que j'étais bien. Mais elle ne disait rien. Elle me regardait comme on regarde une concurrente, une menace » (66). Ce regard de rivalité, là où devrait régner l'amour maternel, crée un traumatisme profond. Pauline ne peut pas se construire dans l'estime d'elle-même si elle n'est pas reconnue, valorisée, sécurisée par sa mère. Le manque d'amour, doublé d'une sexualisation précoce et dévoyée, forme un terrain propice à la confusion identitaire et morale.

En somme, la lubricité de la mère de Pauline agit comme un ferment de désorientation, de désespoir et de reproduction des violences symboliques et physiques. Calixthe Beyala, à travers cette figure, dénonce non seulement l'échec d'une femme en tant que mère, mais aussi la faillite d'un système où les femmes sont réduites à leurs corps, à leur pouvoir de séduction, à leur souffrance. Ce constat, loin d'être moralisateur, est profondément politique : il interroge les conditions sociales et historiques qui amènent une femme à n'avoir pour seul horizon que la sexualité mercantile. Pauline, dans cette lignée, est une victime directe de cette transmission dysfonctionnelle, de cette filiation blessée. Ainsi, la lubricité de la mère ne doit pas être perçue comme un simple vice, mais comme une chaîne de causes et de conséquences, un symptôme d'une déchéance plus large sociale, psychique, affective dont Pauline paie le prix fort.

#### **4. La violence chez le frère de Pauline (Fabien)**

Dans le roman, la figure du frère Fabien incarne une forme brutale et directe de violence familiale, à la fois physique, psychologique et symbolique. Loin d'être un protecteur ou un repère masculin rassurant pour Pauline, Fabien est un vecteur de peur, de mépris et d'anéantissement identitaire. Son rôle dans la déchéance morale de sa sœur est central : il représente une autorité pervertie, tyrannique, qui contribue à l'effritement de l'estime de soi et à l'extinction de toute possibilité de résilience affective chez Pauline.

Dès les premières apparitions de Fabien, le lecteur est confronté à un être dur, cynique, incapable d'empathie. Il considère sa sœur comme inférieure, la méprise pour ses émotions et la rabaisse sans relâche. Pauline confie : « Il me disait que j'étais laide, inutile, que je finirais comme notre mère. Chaque mot de lui était comme une gifle. J'aurais préféré

qu'il me frappe vraiment. Au moins, cela aurait eu une fin » (31). Cette citation révèle la violence verbale comme une torture plus insidieuse que les coups : elle rongé l'être de l'intérieur, répand le doute, empêche l'émergence d'une personnalité affirmée. Fabien agit en tyran domestique, juge et bourreau dans un espace familial déjà miné par l'indifférence parentale et la perversion maternelle. Il impose un climat d'humiliation permanente, privant Pauline de tout répit, de tout espace de repli.

La violence de Fabien ne s'arrête pas à la parole. Il manifeste également une violence physique, révélatrice de l'impunité dont il bénéficie dans une maison sans lois ni garde-fous. Pauline rapporte un souvenir glaçant : « Il m'a poussée contre le mur, une fois. J'ai senti le sang couler dans ma bouche. Il a ri. Il a dit que c'était pour que j'apprenne à me taire » (53). Ce geste n'est pas un incident isolé, mais l'expression d'un système de domination où la force s'exerce sans limite, sans conséquence. Fabien, en frappant sa sœur, perpétue une violence patriarcale qui réduit les femmes au silence, les ramène à une position de soumission et d'invisibilité. L'espace domestique devient alors un théâtre d'oppression, où l'on apprend non pas à vivre, mais à survivre.

La cruauté de Fabien est également psychologique. Il prend plaisir à rabaisser Pauline, à la dévaloriser, parfois même à l'effrayer par des paroles sadiques. Il dit, à un moment : « Tu n'es qu'un parasite, une bouche de plus à nourrir. Si tu n'existais pas, on serait tous mieux » (62). Ces propos révèlent une hostilité profonde, une haine rentrée qui dépasse le simple rejet. Pauline est niée dans son existence même. Cette forme de négation de l'autre dans le cadre familial constitue l'un des traumatismes majeurs dont découle la dérive morale de Pauline. Privée de toute reconnaissance affective, accablée par une image d'elle-même défigurée par les mots et les gestes de son frère, elle finit par intérioriser cette violence comme une norme, une fatalité.

Enfin, l'une des figures les plus sombres de l'univers familial est celle de Fabien, le frère aîné de Pauline. Incarnation de la violence patriarcale, il représente une double menace : physique et psychologique. Son comportement brutal et son autoritarisme instillent un climat de peur qui empêche toute forme d'épanouissement chez sa sœur. Fabien exerce une domination permanente sur Pauline, qu'il considère comme une propriété ou un objet à surveiller. Cette violence se manifeste par des actes concrets : «

Fabien me frappait quand je rentrais trop tard, ou quand mes vêtements lui semblaient trop courts. Il disait qu'il protégeait l'honneur de la famille » (88). Derrière cette justification fallacieuse se cache en réalité une volonté de contrôle misogyne et destructeur.

Cette brutalité physique s'accompagne d'un discours humiliant, souvent pétri de jugements moraux contradictoires : « Tu n'es qu'une pute, comme maman, mais je t'empêcherai de salir notre nom ! » (90). Le paradoxe de cette phrase révèle la complexité du personnage de Fabien : à la fois complice du modèle maternel et son contradicteur, il se veut gardien d'un honneur qu'il contribue à entacher. La violence de Fabien n'est pas seulement personnelle ; elle est aussi le symptôme d'une société patriarcale où les hommes s'arrogent le droit de régenter la vie des femmes, souvent par la force. Pauline, sous ce régime de terreur domestique, ne peut ni se construire ni se défendre. Elle est enfermée dans un cercle de violence dont elle cherche à s'échapper par tous les moyens, y compris les plus extrêmes.

Par ailleurs, Fabien exerce aussi une forme de violence symbolique liée à la virilité toxique qu'il incarne. Il méprise les émotions, les larmes, les fragilités, qu'il associe à la faiblesse féminine. À plusieurs reprises, il critique Pauline pour ses attitudes jugées trop sensibles, lui enjoignant de "se durcir" ou de "se taire". Cette pression l'enferme dans une posture défensive permanente et alimente une haine d'elle-même, incapable de correspondre à cette vision tronquée de la force. Ce climat de brutalité constante contribue à normaliser la violence dans le quotidien de Pauline. Elle cesse peu à peu de la considérer comme une anomalie, et finit par la tolérer dans d'autres contextes, y compris dans ses propres choix amoureux ou sexuels. Elle n'a jamais connu autre chose, et ne dispose pas des outils affectifs ou mentaux pour se protéger. La violence devient une langue, une manière de relation, une grille de lecture du monde. Enfin, l'impunité de Fabien, dans une famille déjà dysfonctionnelle, révèle une autre faille majeure : personne ne le remet en question, ni ne tente de protéger Pauline. Cette absence de réaction rend la violence plus dévastatrice encore. Elle installe l'idée que Pauline n'a pas droit à la justice, ni même à la compassion. Elle est à la fois victime et coupable, dans un monde clos où l'agresseur a toujours raison.

En conclusion, Fabien, loin d'être un simple frère violent, représente une figure pivot de la désagrégation morale dans *Le roman de Pauline*. Sa violence physique et psychologique, son mépris constant, son emprise symbolique anéantissent les dernières résistances de Pauline face à un monde déjà hostile. Par lui, la cellule familiale devient un lieu de destruction lente, où la parole, le geste, le silence même participent de l'érosion de l'identité et de la dignité. Beyala met en lumière, à travers cette figure, les mécanismes insidieux de la violence domestique et leurs conséquences irréversibles sur les parcours de vie féminins.

Dans *Le roman de Pauline*, Calixthe Beyala ne se contente pas de décrire une famille éclatée : elle montre comment cette désunion devient le cœur d'un mal moral profond. L'absence d'unité familiale ne produit pas seulement de la souffrance : elle désagrège l'être. Pauline est le produit d'un foyer sans écoute, sans mémoire, sans tendresse un désert affectif qui ne permet pas l'épanouissement du sujet. En déployant ce portrait sans concession, Beyala ouvre une réflexion urgente sur les enjeux sociaux, psychologiques et symboliques de la famille comme structure fondamentale de la construction humaine. Ce premier facteur comme le manque d'unité constitue ainsi l'assise de tous les autres éléments de déchéance que le roman mettra en scène dans le parcours tragique de Pauline.

Ce travail a permis de mettre en lumière les différentes influences négatives internes à la cellule familiale qui expliquent, en grande partie, la déchéance morale de Pauline dans *Le roman de Pauline* de Calixthe Beyala. L'absence d'unité familiale crée un climat d'instabilité et d'insécurité, privant Pauline du socle affectif indispensable à son épanouissement. Cette fracture familiale se double d'un vide affectif, marqué par l'absence de conseils et de soutien parental, qui aurait pu constituer un refuge face aux épreuves. La figure maternelle, au lieu d'être un repère protecteur, est empreinte de lubricité, exposant Pauline à une forme de perversion et de confusion des repères moraux. Enfin, la violence, incarnée par le frère Fabien, agit comme un poison destructeur, conjuguant agressions physiques, humiliations verbales et violences psychologiques, instaurant un climat de peur et de soumission.

L'ensemble de ces facteurs, loin d'être isolés, s'entrelacent et s'amplifient, nourrissant la chute progressive de Pauline dans un cercle vicieux de déchéance morale. Cette analyse familiale révèle ainsi à quel point les dynamiques internes peuvent engendrer des conséquences dévastatrices sur le plan individuel. Beyala offre ici une critique sociale incisive, en exposant la manière dont la cellule familiale dysfonctionnelle peut devenir un terrain fertile à la souffrance et à la dégradation humaine. Le destin de Pauline n'est donc pas une fatalité individuelle, mais le reflet douloureux d'un contexte familial et social qui échoue à protéger et à guider.

## REFERENCE

Anih, UchennaBethrand. « Une redéfinition du féminisme africain dans *Femme nue, femmnoire* de Calixthe Beyala, romancière à contre-courant. » *International Journal of Francophone Studies*, vol. 26, nos. 1–2, 2023, pp. 75–87. DOI:10.1386/ijfs\_00056\_5.

Bessière, Y. *Critique littéraire féminine en Afrique*. Paris : L'Harmattan, 1996.

Beyala, Calixthe. *Asséze l'Africaine*. Paris:Albin Michel, 1994.

---. *C'est le soleil qui m'a brûlée*. Paris: Stock, 1987

---. *le roman de Pauline*.Paris:Albin Michel, 2009

Dolto, Françoise. *Tout est langage*. Paris: Seuil, 1987.

Kuosmanen, Vanamo. « La liberté de la femme dans cinq œuvres de Calixthe Beyala »,

<https://jyx.jyu.fi/bitstreams/84746805-02aa-46c1-be7b-5c94da07f0cc/download>

Lionnet, Françoise. *Postcolonial Representations: Women, Literature, Identity*. New York:

Cornell University Press, 1995.

Naki, Salima Sidonie. « Female Voices and Silence in Calixthe Beyala's Fiction. » *Women in*

*French Studies*, vol. 20, 2012, pp. 121–130. Disponible sur Project MUSE.

Ndayikéza, Jean-Pierre. *Corps, genres et résistances : Perspectives africaines et diasporiques*.

Ndayiziga, Catherine. *Sexualités et transgressions dans la littérature féminine africaine*

*francophone*. Paris:L'Harmattan, 2016.

Niang, S. *Essai sur le roman féministe francophone*. Dakar: Nouvelles éditions africaines, 1998

Ogunyemi, ChikwenyeOkonjo. « Womanism: The Dynamics of the Contemporary Black

Female Novel in English ». *Signs*, vol. 11, no. 1, 1985, pp. 63–80. JSTOR, [www.jstor.org/stable/3174329](http://www.jstor.org/stable/3174329).

Paveau, Marie-Anne. *Les dits de la langue : Sexe, langage et pouvoir*. Paris:L'Harmattan, 2003.

RavouxRallo, Elizabeth.*Méthodes de critique littéraire*. Paris: Amand Colin, 1994.

Sandel, Michael J. *Justice: What's the Right Thing to Do?* New York: Farrar, Straus and Giroux,

2009.

Selao, Ching. *Sexe et transgression – L'écriture obscène de Calixthe Beyala*. Sens Public, 20/03/2025, <https://sens-public.org/articles/1549>.

Stratton, Florence. *Contemporary African Literature and the Politics of Gender*. Oxford: Routledge, 1994.

Taylor, Charles. *L'âge séculier*. Trad. Philippe de Lara et Jean-Marc Narbonne, Paris:Seuil, 2007.

Thucydide. *La guerre du Péloponnèse*. Trad. Jean Voilquin, Paris:Garnier-Flammarion, 1964.

Van den Avenne, Cécile. *Langue et colonialisme : Une histoire de glottophagie*. Marseille: Agone, 2012.

Zimbardo, Philip G. *The Lucifer Effect: Understanding How Good People Turn Evil*. New York:

Random House, 2007.